



Petr Král

"A"

"A" (sections 13 à 18) de Louis Zukofsky
(*Ulysse Fin de Siècle*, 2012)

Le quatrième – et pénultième – tome du gigantesque poème de l'objectiviste américain, que *Ulysse Fin de siècle* (à présent relevé par *Virgile*) publie en plusieurs livraisons, mérite autant d'attention que les précédents. Contraire des *Cantos* sur le plan idéologique mais leur pendant par sa poétique, *A* – proche aussi de *Paterson* de W.C. Williams – est un texte massif et composite, nourri de matériaux divers dus autant à l'érudition de l'auteur et à sa passion de collectionneur de toutes sortes de renseignements qu'à son expérience personnelle ; histoires mondiale et familiale, nouvelles de journaux et théorie littéraire ou musicale s'y chevauchent tout comme la critique sociale et l'amour. Comme chez Pound, cependant, les connaissances déposées dans le texte, malgré leur masse – et sans être insignifiantes – ne portent pas le sens en elles-mêmes mais uniquement en liaison (et dans une tension excitante) avec l'information « seconde » que leur ajoute leur insertion dans l'ensemble : dans la trame à la fois signifiante, imagière, sonore et rythmique du poème.

Mieux, plus importante que le volume de références ou de citations directes que le poème rassemble est la *danse* qu'il leur imprime – voire le seul fait que malgré son poids, ce volume se mette peu à peu à danser avec une grâce propre. Grâce encore plus évidente, sans doute, dans les sections que réunit le tome présent, où la musique – liée à la personne de la femme du poète – prend aussi une place grandissante sur le plan thématique. « *La mélodie ! le reste est accessoire* », s'exclame explicitement un vers (à la page 177). Dite avec cette netteté sans nuance, la devise est certes aussi assez paradoxale, par rapport à tant de savoir que le texte charrie, et contribue elle-même aux tensions internes de l'œuvre.

Plus que par le détail des informations incorporées, le texte parle par la dynamique des rapports qu'il ne cesse de tisser entre celles-ci ; la volonté de relier des faits d'ordres divers, de les mettre en relation comme pour conjurer anxieusement la menace d'une fragmentation fatale pesant sur le monde moderne et sur les destinées de ses habitants, est le moteur même du texte et de son développement :

*Une arène divisée [...] par un rideau
En deux amphithéâtres,
Dans l'un ils mettent en scène des matchs de lutte, dans l'autre
programment des concerts – (p. 69)*

L'humour, à son tour, participe naturellement aux croisements prélevés dans la diversité du monde :

*Un astronome scrute les étoiles
Est-ce contre nature comme il est dit dans Auplushautdescieux
De dormir le jour et d'être éveillé la nuit*

*Oui, si le port nocturne du pantalon est subventionné par
exception. (p. 65)*

L'ultime moyen de rassembler les éclats du monde, pour Zukofsky, c'est toutefois encore la musique – bien que, pour finir, elle soit à son tour vouée à la dissolution, ou mieux qu'elle soit également une forme de celle-ci :

*quand l'air
à l'air se fie
l'air est facile*

*[...]
une chanson*

*tous les matins pour
toi bel arbre
jusqu'au Ciel – (p. 107)*

Il n'est nullement nécessaire – pas plus que de connaître toutes les références du texte – de suivre les liens tissés entre les faits dans leurs ultimes nuances pour que le réseau qu'ils forment nous parle, pour ainsi dire par sa seule épaisseur. Comme les couches invisibles d'un tableau dont on dit qu'il est peint « bien en profondeur », les différentes strates de sens et de langue que le poème accumule, et qui le composent à la manière d'un palimpseste, le rendent suffisamment éloquent grâce à la densité dont elles le dotent. Quelques notes explicatives en plus, il est vrai, ne seraient pas complètement inutiles – ne fût-ce qu'à titre de repères¹.

N'empêche qu'à l'éloquence du poème contribue jusqu'à notre méconnaissance de certains événements qui l'ont fait naître, et qu'il n'évoque que par des allusions délibérément elliptiques. Leurs traces incomplètes n'en sont pas moins parlantes autrement, plus follement – voire « extatiquement » – du fait de leur incomplétude et opacité mêmes, en invitant le lecteur à combler leurs lacunes par une rêverie personnelle. Il n'y a jusqu'aux jargons spécialisés qui, à l'occasion, ne s'ouvrent de la sorte, éveillant en nous d'imprévisibles échos lyriques ; les comptes-rendus, chez Zukofsky, se font à leur tour dansants :

*Tartes à la crème théologiques et trémolos d'exhortation
Venant de pseudépigraphes, Abbés et Chanoines
Supportaient a contrario sa dichotomie
Dis mon coco mon toto t'es mis ! (p. 47)*

Ce traitement est en même temps une manière de donner aux composantes personnelles et (trop) singulières du poème une résonance plus générale, ainsi quand de l'évocation d'une anecdote concernant le fils de l'auteur – qui était lui-même musicien – se dégage cette formule quasi proverbiale : « *le violoniste tombe toujours juste* » (p. 214)... Reliées constamment à d'autres, grâce à l'infatigable retissage du réel déchiré auquel le poème s'adonne, les destinées individuelles auxquelles il se réfère deviennent aussi poreuses et interpénétrables, se libèrent de leur cloisonnement solitaire pour se fondre dans une salutaire respiration d'ensemble. Ce qui n'empêche pas que chaque lecteur puisse s'approprier le poème en découpant dans sa masse de mini-poèmes personnels, plus intimes et parlant plus particulièrement à lui seul ; l'opération

est d'autant plus aisée que le flux verbal de Zukofsky, à la différence – par exemple – de celui de nombreux surréalistes (pas d'André Breton, il est vrai), n'est nullement amorphe et suggère lui-même de fines articulations internes. On peut ainsi en extraire autant ceci :

*Pour nous ça chauffe Ô ma Lesbia j'ai un trou
ça nous déglingue ces grandes réclames de ciné
illisibles, un ami écrit 'le chant préserve
le refrain nous sauve' la rengaine préserve les conserves
en magasin dans leur boîte rance* (pp. 197-198)

que – par exemple – ceci :

*atroce migraine et puis ça passe : coupons les cheveux
en quatre : brève image de cheveux lisses
et peut-être le reflet tremblant de sa tête
sur la bottine d'enfant : Une cheminée
surmontée d'une fenêtre et il voudrait
voir les flammes monter jusqu'à toucher la neige.
Laissons L'Hermite chanter Je ne sais
avec qui dormira Edan mais je ne sais
si le gentil Edan dormira seul.* (pp. 208-209)

Il n'y a pas longtemps, je suis tombé sur un « site » d'Internet où un jeune loup de quelque université américaine proclamait sans vergogne, conformément à la mode de l'anti-intellectualisme actuel, qu'il a eu tort d'écouter son professeur qui tenait Zukofsky pour un auteur important. Lui, le jeune loup, est désormais guéri du respect devant des œuvres aussi inutiles et absconses que *A*, dont on ne saurait rien tirer. Ou alors, demande-t-il sûr de son coup, faut-il mettre autant d'années – *vingt sept* ! – à lire le poème que son auteur en a mis à l'écrire ? Je me permettrai, pour conclure, de rassurer ce Monsieur : il suffit parfaitement de lire *A* en quelques semaines, en y consacrant de préférence ses calmes matinées, pour entendre avec une force renouvelée tout le vaste océan qui, par ses bruissements, borde notre existence.

¹ À part l'absence de telles notes, le livre ne souffre que de quelques vers qui débordent une ligne mais dont la suite est imprimée sans retrait, comme s'il s'agissait d'un vers nouveau.